



## « PRIX GONCOURT – CHOIX DE LA TUNISIE » - 10<sup>e</sup> ÉDITION

Tout commence d'abord par la lecture. Nous ouvrons un livre, nous posons les yeux sur une phrase, et nous voilà déplacés hors de nous-même. De notre plein gré nous abandonnons, pour quelques heures, quelques pages, la souveraineté de notre propre monde intérieur pour accueillir celui d'un autre. Nous prêtons une oreille attentive à cette voix étrangère qui s'installe en nous doucement lentement, déplaçant nos certitudes, et balayant nos évidences. C'est pourquoi tout commence vraiment par la lecture.

Avant d'écrire, il faut cette expérience d'avoir été un jour traversé par un livre. Ce fut mon cas, et depuis la lecture a toujours été pour moi cette longue initiation à la nuance et à la complexité du monde qui nous entoure. Elle m'a appris que les êtres ne sont jamais tout à fait ce qu'ils semblent être, que chaque geste contient son ombre, et que pour résister à la brutalité du monde en lui opposant la lenteur, l'attention, la profondeur, il suffit d'habiter un livre. Lire, m'a appris à combattre la violence des évidences.

Et c'est sans doute pour cela que la joie que j'éprouve aujourd'hui est si particulière. Présider le jury du *Goncourt – Choix de la Tunisie* est pour moi une expérience profondément intime, tant elle me ramène à ce lieu originel : la lecture, partagée, discutée, disputée — vivante.

Ce jury n'est pas un jury comme les autres. Il est composé de lycéennes et de lycéens. Des lecteurs en devenir, dit-on parfois, comme s'ils n'étaient pas déjà pleinement lecteurs. Or, ils le sont, intensément. Ils lisent avec une liberté, et une curiosité qui forcent l'admiration. Ils lisent sans calcul, sans stratégie, avec cette sincérité rare qui rend leurs jugements à la fois imprévisibles et profondément justes.

La cérémonie d'aujourd'hui est l'aboutissement d'une aventure qui, pour moi, a véritablement commencé bien avant. Une tournée à travers plusieurs lycées tunisiens, de ville en ville, de salle de classe en salle de classe. Là, au plus près des élèves, j'ai vu la littérature à l'œuvre. Elle n'était pas du tout un objet sacré et lointain, mais plutôt une matière vive brûlante qui attaque les certitudes, irrite les habitudes et consume les idées reçues.

Cette tournée m'a rappelé pourquoi nous écrivons, pourquoi nous lisons. Nous étions là ensemble à mettre de l'eau sur la chaux vive, à ouvrir des brèches, à déplacer les regards, à créer des liens invisibles mais extrêmement puissants.

Cette tournée m'a aussi rappelé que la littérature n'est jamais aussi vivante que lorsqu'elle circule, lorsqu'elle se confronte à des voix nouvelles, à des regards neufs.

Aujourd'hui, en présidant ce jury, je ne ressens pas seulement de la fierté. Je ressens surtout de la gratitude. Une gratitude immense envers ces jeunes lecteurs qui nous obligent à rester honnêtes, à rester attentifs et vivants. Et qui surtout nous redonnent foi en ce que la littérature peut encore accomplir.

Mesdames et messieurs

Chers élèves

Nous sommes témoins d'une époque où l'on parle d'anéantissement avec une désinvolture glaçante, Une époque désenchantée où l'on brandit la disparition de peuples entiers comme une hypothèse stratégique parmi d'autres. Nous partageons ce monde fou où la complexité est suspecte, où la nuance dérange. Un monde qui de plus en plus préfère la brutalité des dogmes à la fertilité du doute.

Face à ce chaos, la littérature peut sembler dérisoire. Que pèsent des livres face aux missiles ? Que peut une phrase contre le fracas des bombes ? Que vaut une bibliothèque face à un arsenal ? Et pourtant, c'est précisément dans ces moments-là que la littérature devient indispensable.

Parce qu'elle est, d'abord, un refus. Là où certains parlent d'effacer, la littérature s'obstine à nommer, elle rend visibles des existences que l'on voudrait condamner à l'ombre.

Elle est aussi un espace de résistance silencieuse. Une manière de maintenir vivante la capacité d'empathie, de préserver en nous cette faculté fragile de nous mettre à la place de l'autre — même lorsque tout, autour de nous, nous pousserait à le rejeter ou à le craindre.

Et puis, la littérature est avant tout transmission. Ce que j'ai vu dans nos lycées prend ici tout son sens. Tant que les jeunes lisent, interrogent, contestent, tant qu'ils s'approprient les récits pour mieux comprendre le monde, rien n'est tout à fait perdu.

La lecture devient un outil de vigilance. Un acte de foi en l'humain.

C'est peut-être peu, face à la folie à l'œuvre. Mais c'est ce qui nous empêche de sombrer tout à fait dans la nuit.

Et c'est dans cet esprit que nous nous retrouvons aujourd'hui, autour des romans en lice : ***La Nuit au cœur*** de Nathacha Appanah, ***Kolkhoze*** d'Emmanuel Carrère, ***Le Bel Obscur*** de Caroline Lamarche et ***La Maison vide*** de Laurent Mauvignier.

Quatre œuvres singulières, quatre voix puissantes, qui chacune, à sa manière, interrogent notre époque, en révèlent les failles, en explorent les zones d'ombre et de lumière.

Ces livres ont été lus, discutés, défendus, parfois contestés. Ils ont suscité des élans, des désaccords, des prises de position. Ils ont surtout rencontré des lecteurs — et c'est peut-être là, déjà, leur plus grande victoire.

Car au terme de cette aventure, ce ne sont pas des institutions qui tranchent, ni des habitudes, ni des compromis. Ce sont des lycéennes et des lycéens, avec leur regard libre, leur sensibilité, leur exigence propre.

Et leur choix est irrévocable.

Accueillons-le comme tel : avec respect, avec confiance, et avec cette conviction profonde que la littérature, tant qu'elle continue d'être lue ainsi, discutée ainsi, choisie ainsi, ne cessera jamais de nous relier les uns aux autres.

**Amira Ghenim**

Présidente du Jury « Prix Goncourt – Choix de la Tunisie » 2025-2026

(Discours du 11/04/2026)